

LES KERNS DE L'OUBLI

TOME 3 - RÉSURRECTIONS



FELDRIK RIVAT

Feldrik Rivat
HN

Du même auteur, aux éditions HSN,
en papier et en numérique :

Les Kerns de l'oubli :

Tome 1 - *L'Exil*

Tome 2 - *Les Larmes du désert*

Les Enquêtes de La 25^e Heure :

L'enquête officielle - *La 25^e Heure*

L'enquête occulte - *Le Chrysanthème noir*

Paris-Capitale

Du même auteur, aux éditions J'ai lu :

Les Kerns de l'oubli :

Tome 1 - *L'Exil*

Tome 2 - *Les Larmes du désert*

Tome 3 - *Résurrections*

FELDRIK RIVAT

LES KERNS
DE L'OUBLI

TOME 3
RÉSURRECTIONS

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2014.
Illustration de couverture : Julien Delval
ISBN : 978-2-918541-17-2
Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

... » Awana, comment peux-tu promettre de ramener quelqu'un à la vie? « ...

... « En tirant du néant un corps qui vibre de ses traits. Il tient vive sa mémoire, en une bille, auprès de son cœur. » ...

... » Mais? Et son âme? Et son esprit? Comment feras-tu? « ...

... « Je prendrai sa place. » ...

... » C'est tromper, sibylle. « ...

... « Je sais. » ...

... » Tu le feras? Que choisiras-tu? « ...

... « Je ne sais pas. » ...

Damnation.

Damnation que ces mémoires futures, qui me laissent peiné devant la tourmente des Maudits. La Belle devra, par ses choix, donner au Dernier-Fils le courage de vaincre notre destinée...

L'Alchimiste

CHAPITRE I AMAROK, LE CHASSEUR D'ICEBERG

Le soleil est bas. La nuit touche à sa fin. Voilà trois jours qu'il glisse sur la courbe de l'horizon sans jamais se coucher. Trois jours que je réchauffe les tubes d'admission de mon bain régénérateur pour les décongeler à la flamme de ma lampe en stéatite. Je la recharge en graisse, faisant grésiller la mèche, et laisse l'esprit-lumière de mes ancêtres réchauffer mes paupières. Le vent siffle au-dehors, contre ma tour. Il descend depuis le pôle, filant sur la banquise sans le moindre relief pour l'arrêter. En dehors de mes falaises.

Et de ma tour.

La première goutte de fluide tombe enfin, brillante comme du mercure. Elle s'irise de paillettes de gel au contact des parois glacées de mes fonds curatifs, bientôt accompagnée d'une deuxième perle fumante. Je ramasse mes mains pour qu'elles cessent de trembler, et replonge dans la molle léthargie de ma vieillesse avancée.

Je sursaute. La console de commande vibre soudain sous l'afflux de courant éranique, et s'allume. La voile solaire fait enfin son office et ranime les fibres de mon régénérateur. Le fluide coule désormais en un maigre filet. Je remets mes mitaines, des *pualuuk* de tradition thuléenne, et observe le brouillard envahir la pièce de ses volutes bleutées. Les mêmes gestes accompagnent depuis des siècles chacun de mes réveils. Rien ne vient brouiller mon rituel. En dehors d'un détail. Ces cheveux sont courts et mon lacin de rides trop superficiel. Un incident a interrompu mon cycle de sommeil.

Je me redresse sur mon banc de glace, les os douloureux. Les articulations rongées par l'arthrose. Je n'affectionne pas ces moments de déclin extrêmes où mes chairs flétries puent la mort. Mais mon bain de jouvence est prêt, refoulant de vapeurs froides. Je me défais de mes fourrures, retire bottes, chaussons et pantalon. Et mon *atartak* en peau de caribou. Puis j'avance, tremblant, vers les ondes vif-argent. Je plonge un pied dans le fluide, descends dans les fonds du régénérateur, et m'immerge. Le liquide synchronise ses vibrations sur celles de mon corps, et mes membres retrouvent bientôt la force et la vigueur de mes quarante hivers. Je bande chaque fibre de ma musculature sauvage, appréciant leur regain de tension.

Amarok, l'esprit du loup, renaît.

Le fluide reflue bientôt, aspiré par les microsiphons. Les dernières perles roulent sur ma peau pendant que je sors du régénérateur, le torse bombé contre le froid mordant du Grand Nord. J'attrape mon calendrier en ivoire et l'incise d'une nouvelle entaille. Deux cent vingt-huit fois que, de vieillard, je retrouve la fraîcheur patinée de ma quarantaine. Je replonge dans mes fourrures de corps, enfle mes bas et *kamiik*, et dresse un rempart de peaux contre le froid polaire, avant de quitter la salle de sommeil.

La glace, une fois de plus, a envahi le centre de contrôle. La console de communication reste muette à mon approche, toujours prisonnière de son givre. Il lui faudra plusieurs jours encore avant

de redevenir opérationnelle et de me livrer les raisons de cet éveil prématuré. Juste le temps d'apaiser l'esprit de la nature et de communier avec mes ancêtres. Je m'élanche sur une rampe gelée et me laisse glisser vers les niveaux inférieurs de la tour. Je prends de la vitesse, le regard perdu dans les reflets bleu-vert des cascades de glace, et atteins bientôt le niveau inférieur. Le seul lieu au monde où je me sens vraiment chez moi. Armes et outils jadis indispensables à ceux de mon peuple reposent ici dans des loges de peau. Le chant des anciens résonne en moi et me guide à chaque pas. Je suis le dernier des Thulés, vestige vivant d'une culture depuis longtemps oubliée.

La poussière de neige, en bonne *mingullaut*, est venue s'accumuler ici au fil des hivers, sans jamais fondre, emprisonnant les bas de murs dans d'épaisses congères. Je casse l'une d'elles à coups de pic en cuivre, et atteins un de mes sacs de chasse. J'inspecte son contenu. Couteaux en fer météorique, lances et têtes de harpons en os fossile de mammoth, mes armes sont intactes et prêtes à accompagner ma première sortie. J'avais pris le soin de les enduire de graisse, pour les protéger des morsures du temps. J'extrait un *qamutik* d'une autre loge, graisse ses patins d'ivoire, sangle dessus mon équipement, et commence à dégager l'entrée.

La glace cède enfin sous mes coups de pic et me laisse un étroit passage vers le sas de peaux. Le cuir est raidi par le froid et le gel, mais je parviens à forcer la porte pour sortir au grand jour. La lumière est vive. Le soleil rebondit à l'infini sur la banquise qui partout me fait face. La glace craque sous l'effet du dégel, et libère de longues voies d'eau sur l'océan. J'ajuste mes lunettes en ivoire de morse et m'engage à petites foulées, tirant mon traîneau par sa courroie, une lance en os à la main.



Ma course dure depuis un jour et une nuit. La saison n'est pas propice à la chasse. Les phoques sont au large, en eaux vives. Les caribous loin dans les terres, plus au sud. Et les glaces recouvrent encore les lacs, gardant les poissons de mes hameçons sous une cuirasse de plusieurs mètres d'épaisseur.

Mais, depuis l'aube lumineuse, je traque un tout autre gibier. Sa trace est fugace, faite de trois poils frissonnants sur un croc de banquise ou de rognures de griffes. J'ai le vent pour moi. Un long souffle plaintif venant du pôle qui emporte au loin mon odeur et le bruit de mes pas. Je le sais tout proche de moi, cherche sa silhouette débonnaire à l'horizon, sans rien trouver d'autre que les rais mordants du soleil. La banquise résonne dans un craquement sonore et se fend non loin de moi, entraînant deux plaques à se chevaucher comme des amants. L'endroit devient dangereux. Je dévie ma course, quêtant les rares empreintes laissées dans la neige filante. Notre rencontre approche, frère ours. Mes ancêtres me parlent et me guident vers toi, par delà les millénaires. Ils habitent mes armes et font battre mon cœur.

La bête surgit brusquement, dressée sur toute sa hauteur, grognant, crachant de colère. Elle ne me laisse que le temps de me soustraire à un puissant coup de griffes, et me libérer de mon traîneau.

— Du calme, frère ours. Je viens en brave.

L'animal gronde et me charge violemment. Je me jette en arrière, plante d'un réflexe le fût de ma lance dans la glace, et guide la pointe de cuivre vers un poitrail flamboyant. L'ours s'empale de tout son poids sur ce dard ridicule et s'effondre dans la neige, d'un râle, une lourde patte en travers de mon corps. Je me dégage de ce poids avec peine, retirant mes mitons à la hâte pour recueillir entre mes mains le dernier souffle de la bête.

— Je connais ta valeur, frère ours. Va en paix. Puisse Nanuk, ton protecteur, recueillir ton âme.

Je referme mon poing et pose mon front contre celui de l'animal. Je sens la chaleur de son corps le quitter. Je tire *Savik*, mon couteau rituel, de sa gaine en peau de saumon, et commence à dépecer ce frère des glaces. Je bois de son sang pour prendre sa force, et taille des lanières de viande pour calmer ma faim. Sa fourrure est magnifique. Elle me servira à fabriquer des *kamiik* et des pantalons.

— Frère animal, l'homme seul que je suis fera bon usage de tes largesses. Tes restes participeront au grand tout.

J'avale quelques bouchées de graisse pour me napper l'estomac, et entreprends de détacher les plus beaux quartiers de

viande. Je vide les boyaux et les nettoie avec de la neige, détache les os et les tendons, et range le tout dans de grands sacs de peau. Le chasseur que je suis n'est pas mécontent. Les ancêtres ont bien parlé, aujourd'hui. J'ai fait usage des techniques ancestrales, et ne laisse presque rien aux vents et aux renards d'argent.

Mais ce réveil n'a pas la même saveur que les autres. Il est poivré de mystère.

Et il est temps de voir maintenant ce que me réclament ces consoles.



Frère ours est pesant. Je transpire sous ma *parka* en tirant mon *qamutik*. Où est ce temps où mes chiens se battaient par dizaines pour arracher ces charges et filer à travers nos déserts de givre ? Et ces terres, qui jadis étaient notre Paradis, entendront-elles de nouveau les cris d'enfants ? Qui peut encore aujourd'hui s'enorgueillir de nous l'avoir volé... ?

Le soleil roule au loin sur la banquise, emportant mes maigres nostalgies dans les mille feux de sa nuit polaire.

Je profite d'un replat où prendre une courte pause. Je mâche de la neige et calme ma soif, faisant jouer mes bras pour soulager mes articulations. La saison avance, entraînant avec elle les brusques décharges de langues glacières et l'effondrement d'icebergs. Mes falaises se dressent au nord, à moins d'une demi-journée de marche. Ma tour domine l'une d'elles, plus sombre que jamais, défiant la pesanteur depuis des millénaires. Elle protège mes sommeils, mes souvenirs, et veille sur ce corps d'un autre temps. Sa voile solaire bat lentement au vent, en une immense flamme perdue au sommet de quelque antique donjon.

Je remets en tension mes lanières en cuir de phoque et ébranle ma charge. Je saute une série de failles et crevasses, et me laisse bientôt pousser par mon traîneau dans une maigre pente. Les patins crissent et grincent sur une glace plus pure à mesure que je regagne le niveau de la mer. La banquise devient même translucide, laissant apparaître sous mes pieds le jeu d'inhabituelles bulles d'air. Je sens l'océan s'affoler tout autant que mes

instincts de chasseur. Une masse sombre remonte des profondeurs et vient percuter la banquise avec une rare violence. J'abandonne mon traîneau, couteaux au clair, et plonge sur une plaque ruisse-lante. Une baleine émerge et crache dans les airs sa colonne de vent et de vapeur, avant de retomber dans l'eau, ébranlant un peu plus les maigres vestiges de ma banquise. Je replante mes dards dans la glace, bras et jambes en croix, pour ne pas basculer dans les flots, et regarde mon traîneau se faire déchiqueter entre les blocs acérés. J'ai tué cet ours sans pure nécessité, et la nature me le fait payer en engloutissant en plus de ma viande le travail de plusieurs lunes.

Je suis maintenant ballotté par toute une famille de baleines grises qui tour à tour montrent ventres et dos aux rayons blanchâtres du soleil, se jouant de ma frêle existence. L'eau de mer roule sur mes fourrures graissées. Le goût du sel envahit ma bouche. Je guette le bon moment pour gagner les plaques périphériques et laisser ces géants débonnaires à leurs festins côtiers. Les flots se calment soudain. Je me redresse d'un bond, sautant de bloc en plaque, et cours sur une soupe de glace pour éviter le dos noir d'une jeune baleine. Elle se dresse à travers les airs et vire brutalement de bord, pour élever en cathédrale l'une de ses nageoires. Au concert d'harmoniques qui se joue sous les flots la famille me laisse entendre combien elle apprécie les prouesses de sa progéniture. Mais ma posture, elle, est moins enviable. Partagé en pont d'homme entre deux blocs à la dérive, je tente de rallier la côte pour poursuivre ma route. Mes remuants compagnons, suivant la voix impénétrable des profondeurs, me poussent cette fois de vive manière vers la banquise et me laissent reprendre pied sur une nappe d'eau scintillante. Mes ancêtres auraient jadis loué le retour des baleines. Je ne peux aujourd'hui qu'en apprécier seul le spectacle.

En silence.



Je chasse la glace de ma *parka*, et dégage le sas de peau de mon antre. Le vent se tait aussitôt la porte franchie, et je pourrais ôter dix fois ces lunettes à fentes avant de m'habituer à la pénombre des lieux. Ma perte du jour est lourde. Un traîneau, un jeu de lances

à pointe d'ivoire, des hameçons en os et cuivre, un harpon à tête amovible, des cordes de peau, et un grand couteau à neige dans son étui. Sans compter que, pour respecter mes ancêtres, je vais devoir jeûner jusqu'à ma prochaine chasse. Je me défais de mes plus lourdes fourrures, et quitte cet entresol pour les hauteurs de ma tour.

D'une impulsion, je désobscure les vitrages. La glace reluit sous les rayons du soleil. De toutes parts surgissent les derniers vestiges de Thulé. Couteaux, lances, harpons, arcs et flèches, sacs, statuettes en ivoire de morse, colliers en perles météoriques, les reflets du passé dansent devant la nuit éternelle de ce pôle. Je quitte mes bottes de peau pour mieux sentir l'épaisse fourrure qui tapisse ma salle de communication, chasse les plaques de givre qui fondent sur mes consoles de contrôle, et lance ma séquence d'identification. L'écran holographique se déploie en crépitant, incapable de me donner une image correcte. Mais les informations qui défilent dans l'historique de mon journal de sommeil ne laissent aucun doute.

Il a fait appel à moi.

Pour la première fois depuis plus de sept millénaires.

Il a fait appel à moi.

L'interface relance la séquence communiquée. L'image est rognée, mais la voix qui s'élève est bien la sienne. Il me demande, d'un ton emplí de colère, de quitter mes glaces chéries pour descendre vers le monde des hommes et traquer sans relâche celui qui a causé sa chute.

Je déverrouille un caisson de confinement et extirpe une à une les pièces de mon armure.

CHAPITRE 2

CROHN, L'HOMME-MÉMOIRE

Dardill crachote. Du moins son œil le fait-il pour lui.

— Tu es d'une grossièreté, mon cher !

L'œil de mon compagnon tressaute.

— Ah ! Inutile de t'en défendre, je connais ces frémisséments ! Ils font par tes cils comme des pets de bouche ! Mon vieux, reprends-toi !

Dardill cesse en l'instant toute oscillation.

— Ne tords pas de l'iris, je sais bien ce que tu veux. Mais commence donc par me rendre ça.

Je retire le labret d'Amarok d'entre les gros doigts de Dardill à l'aide de mes pincettes, et dépose délicatement la relique sur le plateau d'or-corail. Je pousse le tout, en retirant mes gants de blanc-soie, ouvre la malle de voyage à la faveur d'un cahot de la route, et farfouille entre les pots.

— Celui-ci ?

L'œil borgne de mon ami roule dans le reflet de la plus proche psyché, relayant l'image d'un plus large mécontentement, là-haut, dans le miroir de tête.

— Ah ! ne fais pas l'enfant ! Il me suffirait de tourner du chef pour redécouvrir les joies du silence !

Je replace le pot parmi les autres et sors celui qui s'impose.

— La gourmandise te perdra, Dardill. Tu dis ? C'est fait depuis longtemps ? Tu as un sens certain de l'exagération !

J'extrais le tubulin de son coffret de nacre, plante l'un de ses embouts dans le miel de sylphées, et glisse l'autre entre les énormes lèvres de mon ami. Puis, prenant soin de maintenir le pot entre deux doigts, je tourne la manipompe pour faire remonter le nectar jusqu'à la bouche de l'Ogre-Bedaine. Son œil vibre de plaisir.

— Tu sais, Dardill, il est impoli de parler en mangeant.

Je ralentis la cadence pour laisser le temps au liquide de descendre le long de cette gorge sans fond.

— « *Gros* » ? Mais que dis-tu ? Personne n'a jamais dit que tu étais gros ! « *Fort* », assurément. J'ai aussi entendu de ma bouche « *replet* », « *coquet-dodu* » ou « *croquignolet* », mais « *gros* », de mémoire de Crohn, jamais. Tu te fais des idées, mon Gras-Compaing.

Gros, en ce qui concerne Dardill, perd tout son sens. Voilà plusieurs millénaires qu'il n'a plus forme humaine. Il repose au centre de notre maison-carriole, incapable du moindre mouvement, hormis la précieuse faculté de mouvoir avec agilité son œil droit et chacun de ses cils. Je suis le seul homme sur Terre à pouvoir le comprendre. À traduire en paroles ce que les autres prennent pour des tics disgracieux.

Sa pupille s'assombrit. Je redonne un petit tour de manipompe, avant de le voir grommeler du cristallin.

— Comment ça, je te néglige ? Mais je ne vois que toi, mon poussin !

Je finis le pot et retire le tubulin, malgré les vives protestations de Dardill.

— Tu vas te griller le nerf optique à couiner de la sorte, mon ami. Me reprocher, à moi, de faire attention à ta ligne ?

Je lave le tubulin et le replace dans la malle de voyage. Pourquoi qualifier seul ce coffre de bois-cuir de « *malle de voyage* » ? Tout ici déambule en farandole et pourrait être tout autant qualifié. Maison de voyage, lit de voyage, fenêtre de voyage. Brosse de voyage... Sur ces hautes et fines pensées, j'attrape Fedemir, mon bâton des Anciens Temps. L'objet est des plus serviables. Sur simple injonction, il se plie à mes quatre volontés, et à celles, plus nombreuses encore, de Dardill. Je remplis le bassin d'or-cuivre d'une eau chaude aux senteurs de lande et interpelle l'Ogre-Borgne.

— Mon ami, il est temps de prendre ton bain !

Cette fois, l'œil de Dardill vibre de plaisir. La moindre crasse perdue entre deux synclinaux est pour lui source de souffrances infinies. Incapable du moindre mouvement, il ressent malgré tout le plus petit des grattouillis ! Et quand je vise l'océan de lard qui s'étend devant moi, je loue les cieux de ne point m'avoir fait trop frelugalet de nature !

Je dispose les éponges sur la desserte d'argent-bois, saute sur les marches du grabat-lit, et relève les draps-bandes de soie qui recouvrent ici les vallons inférieurs de Sieur-Gras. Qui reconnaîtrait ici une jambe ou là un pied ? Laver ces masses chaque jour est comme lire les archives du monde. J'essore l'éponge et frotte le cuir de mon ami, lavant ses étendues de graisse, débusquant sans cesse dans ce paysage de nouvelles criques.

— Tu sais, Dardill, j'ignore si sur Terre un homme a déjà atteint ta corpulence.

La peau de mon ami distille bientôt des senteurs résineuses et embaume l'intérieur de notre maison de voyage.

— Quand je dis « *grand* », « *gris* », « *gras* », je ne parle point de « *gros* », Dardill, mais de « *corpulence* ». Tu imagines bien que je ne passerais pas la moitié du jour à faire ta toilette si tu avais la taille aussi fine qu'Amiel fille d'Alimtel !

L'œil de l'Homme-Rêve se dilate et fredonne une complainte amoureuse...

— Vieux coquin ! M'accuserais-tu d'en rincer pour cette jennette ? Certes oui, je te concède que son sourire est quelque peu charmeur ! Comment ? Oui, ses formes sont fort belleinent tournées, mais... Dardill ! Suffit ! Il me faudrait des millénaires de moins pour avoir de telles pensées !

Je change les draps-bandes pan de soie par pan de lin, nettoyant jusqu'aux dernières les souillures de la nuit.

— Qui croirait que tu ne manges que du miel ? Ah ! mais tu peux te défroisser la pupille, mon ami ! J'aimerais t'y voir, toi, à me changer les couches et à me récurer les parties !

Je talque généreusement les fonds abyssaux de l'Outre-Bedaine, et recouvre le tout de nouveaux bandages de soie-lin.

— Dardill, j'en ai fini avec le côté sud. Je passe en face nord !

Je saute en bas du lit-podium, vide l'eau sale du bassin par la bonde du plancher, et m'engouffre sous les fondements pour la seconde phase de la toilette. J'allume les lampes de grès-graisse et fais sauter les goupilles de la première travée de planches. Elles cèdent dans un claquement sonore, me livrant l'accès aux lattes de bois-laine du matelas. Je remplace les draps-bandes de soie par des linges propres, et observe un pan de peau de Dardill qui ballependouille par l'ouverture.

— Tu suintes moins, l'ami. Mes baumes et médications paraissent agir.

Je soigne l'Homme-Rêve, pétrissant ses masses graisseuses à grand renfort d'huiles de corps, et replace les lattes de bois-laine. Je force un dernier coup sur les leviers, pour renfoncer cette travée de matelas sous le monstre de chair, et verrouille viteinent les goupilles.

Je procède ainsi travée par travée jusqu'à la dernière portion, avant de ressortir de l'inferral entresol.

— Voilà pour aujourd'hui ! Plaît-il, mon Gras-Compaign ? Tu as un inconfort en trois ? Tu vas m'y faire laisser les os, Dardill...

Je retourne sous la travée trois, dégoupille une latte de bois-laine, et repère sur la surface de soie-lin un mauvais pli de drap. L'Ogre-Bedaine jouit d'une rare sensibilité de peau. J'ai bien tenté, voilà deux mille six cent treize solaisons, de me soustraire à l'une de ses doléances. Il m'en a coûté une ligne d'escarres et des lunes de soins ! Depuis, je redouble d'attention.

J'efface le pli et remets la travée en place.

— Tu te bougerais un peu, aussi !

Je plante trois bâtons d'encens dans le dos d'une tortue de terre et approche la flamme d'une bougie. Les tiges crépitent et diffusent bientôt dans l'air leurs fumées envoûtantes.

— Comment ? Baisse d'un ton, veux-tu ! Je sais très bien que tu n'as pas choisi de vivre dans cet état. Aucun d'entre nous n'a eu ce choix. Mais le vélin est formel, l'issue est proche. Il nous faut tenir.

Je prends le plateau d'or-corail, saute sur mon perchoir d'ajonc-fer, et me hisse jusqu'à l'orgue-reliques. Je laisse courir mes yeux sur les centaines de tiroirs qui se tiennent face moi. Chacun d'eux contient un objet. Chacun d'eux nous lie à une vie. Caella, Vile-Crapaude et Femme-Transe logeant dans un recoin de fond de carriole, est la première à poser ses mains dessus. Elle plonge en ces objets, se mêle aux mémoires de leur eau, et remonte l'espace et le temps jusqu'à l'Étoile-Siège des propriétaires. Elle balise la route pour Dardill, l'Homme-Rêve. Tel est son don, unique et précieux. Il ne me reste alors plus qu'à lire le Dardill.

Je saisis mes pincettes d'argent-bois, attrape le labret d'Amarok, et le range dans son tiroir attiré.

— Que penses-tu de notre vision, Dardill ? Pardon ? Tu as déjà oublié ? Amarok ? Le chasseur du Grand Nord ?

La pupille de Dardill se rétracte et se lance dans une série d'oscillations.

— Tu ne te souviens vraiment plus d'avoir plongé en lui ?
Dardill me lance un regard noir.

— Entre mes excès de mémoire et tes absences, je préfère encore mes excès, mon vieux ! Souvenance est mère d'Humanités ! Amarok, notre chasseur du pôle, se réveille tous les quarante tours de soleil. Mais notre dernière vision de celui-ci ne remonte qu'à trente-six révolutions solaires et sept lunes... Ça te revient, Gras-Doux ? La prise d'assaut, par une nuit d'hiver, d'une cascade de glace haute de trois cents pas ? Le fou voulait par cet exploit rendre hommage au quatrième de ses aïeux ! Toi qui ne sais frémir que de la paupière, tu aurais dû te souvenir d'une telle sortie ! Côtayer la mort, sous les feux blancs de la lune...

Gras-Bedaine se soulève en une tempête de cils devant mes provocations.

— Que dis-tu, Gras-Compaing ? Je te fatigue ? Veux-tu que d'un mouchon de soie-noir je fasse taire sur ton œil le jour et la nuit, pour quelque repos ?

L'Ogre-Borgne me répond d'une soupe d'iris fumante.

— Je sais. Tu préfères les rêves d'autrui. Non... Tu n'aimes pas dormir. Un peu de repos ne nuit pourtant à personne. Pardon ? Une autre ration de miel de sylphées ? Vil coquin... Tu n'auras rien.

Je prends place sur mon perchoir d'ajonc-fer, et m'élève jusqu'à mon buroir. Je déverrouille mon coffroid, et extrais le vélin de Fehrele. J'écarte les rabats d'or-cuir, lustre la dalle de lecture d'un coup d'un mouchon de soie-blanc, et pose mon pouce sur la serrure. Je sens l'intelligence du vélin lire les méandres de cette signature digitale et me livrer accès à ses entrailles. La céramique vibre et devient translucide. Je coince un stylet d'or-os entre deux calcs-pierres de mes doigts tordus, et trace.

... « *Rapport du jour.* » ...

Le vélin ronfle et l'extracteur de mémoire se déploie lentement. Je place mon index dans la cupule cytraliq et laisse l'intelligence choisir la séquence manquante dans sa bibliothèque. Un grésillement bleuté se manifeste au-dessus du générateur, et une goutte d'eau s'élève lentement dans les airs. Deux crochets de cytral surgissent de leurs loges en céramique, et se mettent à tisser autour de la goutte une résille d'or-verre. Ils cerclent le tout d'un anneau et se rétractent, laissant la bille-mémoire flotter doucement. L'intelligence pulse de douce-lumière et expédie le rapport à travers l'espace, vers le Maître-Boucle. Une ligne de commande se grave alors en réponse.

... » *Rêve à venir, Fagar, tyran de Figos.* « ...

De mon stylet d'or-os, je propose une vision alternative autant que récréative.

... « *Ne serait-ce point possible de visiter plutôt Amiel, fille d'Alimtel ? Je ne voudrais pas que, par négligence, il lui arrive d'affreux malheurs !* »...

... » *Rêve à venir confirmé. Fagar, tyran de Figos. Maintenez le cap vers le prochain point du jour, et brisez la boucle, Randall Crohn.* « ...

Je préférerais sentir le parfum de la belle Amiel aux virils rellents de sueur de ce Fagar ! Mais l'ordre se fait fort ferme. Je rendors

le vélin et range la nouvelle bille dans l'inutile coffre-mémoire. Je me souviens jusqu'au premier des rêves de ces eaux !

Je m'écarte de mon buroir d'un coup de talon, et pousse mon perchoir vers le meuble-relique. J'ajuste mes gants de blanche-soie, et arrête mes doigts sur le tiroir de Fagar. J'ouvre. Sa relique repose sur son coussin d'or-velours. Une pointe de gantelet aux fins damasquins qui rappellent à qui le connaît tout le savoir-faire des forgerons d'Almenarc'h. Je tire de ma ceinture mes pincettes d'argent-bois, saisis la relique et la pose dans le plateau d'or-corail.

— Dardill, mon Gras-Compaing, prépare-toi au contact !

J'abaisse le hissoir, saute sur le parquet de bois-planche, et grimpe aux côtés de l'Être-Bedon. D'un geste sûr, je fiche la relique entre les doigts de l'Homme-Rêve, et surveille son œil. Il se révulse brusquement en arrière, les vaisseaux de sa conjonctive gonflent battants. Dardill plonge dans la relique.

Et moi dans le Dardill...

CHAPITRE 3

FAGAR, LE TYRAN DE FIGOS

Les sabots de nos coursiers résonnent dans les ruelles de la nouvelle ville de Karas. Le soleil levant arrache aux pierres des fumerolles dansantes, et le petit gibier, seul habitant visible de cette localité, regagne ses tanières.

— Del Orkat ? À combien sommes nous de Port-Medes ?

— À moins d'une demi-journée de cheval, Seigneur Fagar. Nous devrions rejoindre les rives du lac dans la matinée.

La route longe le nouveau canal. Il ressemble ici à un interminable fossé armé de blocailles. Mais, à la fin du jour, la mise en eau de ce premier tronçon sera faite, et la plus grande foire depuis la chute d'Almenarc'h, organisée. Bientôt, des denrées du monde entier transiteront par ces biefs artificiels. Foulant de nouveau la boue des chemins, je me laisse à penser tout haut.

— J'ai hâte de voir la République de Figos sur pied, Del Orkat. De laisser la charge du pouvoir aux consuls du peuple. Et de retrouver ma vie tranquille de militaire.

— Mais, Seigneur... Les Alménaréens ne choisiront personne d'autre que vous pour parler en leur nom !

— J'espère le contraire, Del Orkat. Je n'aime pas voir cette corne sur mes doigts venir remplacer, à force de serrer des plumes et griffer des documents, celle qui était la mienne depuis des décennies.

— Votre place est sur un trône, Seigneur.

— Ma place est à la tête de la Garde d'Airain, Del Orkat. Ma place, en maître d'armes d'Almenarc'h, est de transmettre mon art aux novices ! La politique me rouille l'humeur, voilà tout.

— Ce canal n'aurait jamais vu le jour sans votre poigne, Seigneur Fagar. Et votre présence rassure les cours du Nord face à la montée de ces pères fanatiques.

— Si vous le dites.

Del Orkat est sans aucun doute l'homme au caractère le plus égal qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Aucune situation ne le laisse jamais sans arme. Je resserre mes rênes entre mes mains gantées, et reprends.

— Et vous êtes sûr qu'ouvrir cette voie d'eau ne va pas nous vider le lac de Cross ?

— Seigneur ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi ? Cette question m'a été posée des milliers de fois ! Les ingénieurs ont soigneusement étudié leurs maquettes, vous savez ? Mais qu'avez-vous, ce matin ?

— Le manque d'action. Ou un rejet du changement. Tenez, même Saham envoie des ambassadeurs. Vous entendez ? Saham !



Les murs de Port-Medes poussent et s'étendent à perte de vue. Ce qui hier encore n'était que de mauvais champs se dresse aujourd'hui en une ville emplies de promesses. Tant d'hommes et de femmes, rassemblés autour d'un espoir, pour faire naître mille richesses en place de terres acides et de marécages. Et ils sont là, aujourd'hui, au bord de cette route, acclamant en une foule immense celui qu'elle tient comme l'inspirateur du projet.

Moi.

Je grogne.

— C'est votre nom que ces gens devraient clamer, Del Orkat.

— Ne boudez pas votre réussite, Seigneur Fagar. Les petites gens ne s'y trompent pas. Ils nomment entre eux cette ville « Port-Fagar » !

Les fortifications enjambent ici le canal en une série de ponts et d'éperons qui n'ont rien à envier à ceux de Figos.

— Comment ont-ils pu construire cela en si peu de temps ?

— Le monde entier se concentre ici, Seigneur. Et il vous regarde.

Une délégation à cheval s'approche de nous et nous salue. Chaque cavalier porte les flammes de son royaume. Le plus flamboyant d'entre eux prend la parole.

— Fagar le Bienfaiteur, au nom des cours du lac de Cross, nous vous souhaitons la bienvenue.

De maître de guerre, je passe bienfaiteur. Je rends le salut.

— Merci à vous de votre accueil, chevaliers.

Ils se placent en chevron devant nous et nous ouvrent la route jusqu'à la grande place pavée de Port-Medes. Un carré d'honneur se tient au milieu de la foule. Derrière lui, je devine le palais en construction. Les échafaudages, engagés dans les trous de boulin, portent leurs chemins de planches au-dessus du vide.

— Seigneur Fagar, si vous voulez bien vous donner la peine de nous suivre jusqu'au belvédère. Nos rois et nos reines vous y attendent pour lancer la cérémonie de mise en eau du premier bief.

Je mets un pied à terre, aussitôt accompagné de mes hommes de confiance. Del Orkat et deux de mes capitaines. Guluel Œil-d'Acier et Corzah le Bestial. Ce dernier râle et frappe le talon de ses bottes contre les dalles immaculées pour les décrotter.

— Trop neuf trop droit, tout ça.

L'autre remet en place la boucle de sa ceinture, et répond sans malice.

— La finesse n'a jamais été ton fort, l'ami.

— Non mais vise-moi toute cette pierre blanche ! De quoi t'éblouir un céciteux en pleine nuit !

— On dit « aveugle », Corzah.

Je confie mon cheval à mon écuyer, souriant aux remarques de mes capitaines, et réponds à l'invitation de nos hôtes. Minos, roi de Medes, est le premier à m'accueillir.

— Bienvenu, Fagar de Figos, chef des Alménaréens, celui par qui tout arrive !

Le parterre de souverains se tient incliné en signe de respect. Je prends soin de saluer chacun d'eux, soulignant la beauté des toilettes de ces dames, et m'assieds sur le trône de marbre blanc qui me semble offert. Le roi Minos s'étonne.

— Vous ne faites pas de discours à la foule, Seigneur Fagar ?

— Que cet honneur revienne à mon cher Del Orkat, le véritable initiateur de ce projet et l'héritier des plus nobles maisons d'Almenarc'h.

— Je parlerai donc en votre nom, Messire Fagar.

Del Orkat s'incline devant moi et monte à la tribune dressée pour l'occasion. Il se place face à l'assemblée et demande aux donateurs de son de faire leur office. Les trompes retentissent, réclamant le silence, et de puissants tambours tiennent en rythme l'attention de l'auditoire, avant de laisser place à l'orateur. Del Orkat ouvre les bras et entonne.

— Dames et sieurs, damoiselles et damoiseaux, gens de tous pays, ce jour est tout à notre gloire ! Ici, à Port-Medes, se réuniront les peuples du Nord ! Ici se mêleront valeurs et rêves de richesse ! Levez hauts vos bras en l'honneur de vos rois ! Levez hauts vos...

Des clameurs accueillent l'instant. Deux flèches viennent de se ficher dans le bois de la tribune. Del Orkat se tient immobile, la main portée à son flanc. Il s'affaisse. Guluel est le premier à réagir. Il bondit sur la volée de marches et amène son ami à se coucher sur le sol. Un cri s'élève de la foule.

— Vous paierez l'outrage fait à la Terre ! Vous paierez un tribut éternel aux Frères Blancs de...

Cette fois, les flèches partent de Guluel. L'archer qui est en lui vient de clouer l'auteur de l'attentat de deux traits puissants. La foule hurle et se referme déjà sur lui. Je rejoins mes hommes, secondé par un Corzah fumant de colère.

— Je vais leur faire bouffer leur terre, moi, à ces fous de foie !

— De « foi », Corzah. Et ils ne parlent point de « terre », mais de « Terre ». Vous feriez mieux d'aller me chercher ce fou-là avant que la foule finisse de le lyncher ! Del Orkat ? Comment allez-vous ?

— Rassurez-vous, Seigneur. La flèche n'a fait que me prendre le gras du ventre.

La soldatesque repousse déjà la marée humaine et établit un double périmètre de sécurité, toutes armes au clair. Le roi Minos nous rejoint.

— Seigneur Fagar, vous pouvez vous retirer sous ma tente personnelle pour faire soigner Messire Del Orkat. Nous allons reporter la cérémonie jusqu'à une date ultérieure.

Del Orkat réagit plus vite que moi.

— Non mes Seigneurs. Sans vouloir vous manquer de respect, je refuse de bouger d'ici avant d'entendre le fracas des flots. Nous n'allons pas donner victoire à ces fous de Terre pour une simple égratignure !

Minos me regarde, consulte de même les rois des cours de Cross, et se redresse sur la tribune avant de s'écrier face à la foule.

— Levez hauts vos bras en l'honneur de Fagar le Bienfaiteur et de Del Orkat l'Humaniste ! Faites sonner les trompes et tonner les tambours !

Les donneurs de son lancent la salve d'appel. Les ingénieurs en poste aux vannes leur répondent au loin. L'assemblée retient son souffle, au son des tambours, avant d'exploser de joie. La première gerbe d'eau jaillit en cascades et retombe à grands fracas dans le fond du canal. Mais la clameur redouble soudain devant un tout autre spectacle. Trois traits de feu apparaissent dans le ciel. Des bolides assourdissants traversent les airs, larguant en traînes et panaches flammes et fumées de combustion. Deux d'entre eux explosent en coups de tonnerre, entraînant le dernier dans leur chute. Il plonge, entouré de mille laves, et s'écrase dans la campagne alentour en faisant trembler le sol. La foule peine à briser le silence, laissant chuintier une faible rumeur.

— La Terre nous châtie pour l'avoir outragée...

— Elle va nous engloutir, comme Almenarc'h !

— Leur malédiction est sur nous !

Mais un homme ignorant tout danger s'avance vers moi. Corzah le Bestial, fier et fort, traîne par son harnais le fou de foi coupable du récent attentat.

— Que voulez-vous faire de cette fiente, Général ?

— Lui faire passer l'envie de prendre autrui pour cible de ses croyances.

Je sors du fourreau un de mes poignards et fais immédiatement peser un châtiment qui n'a rien de divin. Le fanatique se

débat dans la poigne de fer de Corzah, et hurle pendant que je taille deux de ses doigts.

— Voyez! Voyez! La Terre vous envoie ses feux célestes!
Mort aux Destructeurs!

Corzah fulmine...

— Mais comment ces faces de glands peuvent croire à ces falaises?

Fadaises... Mon capitaine est basique, mais son esprit cerne le plus souvent le cœur du problème. Le roi Minos, quant à lui, ne desserre pas les dents.

— Seigneur Fagar, vous ne devriez pas laisser vivre ce genre de renégats!

Je réponds.

— Tuer un fourbe ne fait que libérer la place pour le suivant.

— Nous sommes légion! Nous vaincrons!

— Ferme-la, crevard!

Corzah éteint l'homme d'un coup de poing sur le crâne, pendant que je poursuis...

— Roi Minos, auriez-vous l'amabilité d'aller faire moisir ce chancre au fond d'un cachot?

— Avec grand plaisir, Seigneur Fagar.

Corzah lâche le fou de foi sur le pavé et finit d'essuyer dessus la boue de ses bottes. Je reprends.

— Mes capitaines, allons voir ce qui nous tombe du ciel.



Le paysan qui nous sert de guide nous fait abandonner nos chevaux. Il nous tend de forts bâtons et s'engage de motte en motte au milieu d'un champ de sphaignes. La colonne de fumée s'élève non loin de nous.

— Ce marécage n'a pas l'air à ton goût, Corzah?

— Qui peut aimer un sol qui fait des bruits de bouse à chaque pas?

Notre guide lève soudain son bâton et nous fait signe qu'il refuse d'avancer plus loin. Le bolide se tient à quelques encablures, fumant et crépitant. Il a labouré le champ sur plus de quarante pas

avant de stopper sa course dans un cratère de terre recuite. Le chemin tracé par l'objet est semé de bris de verre.

— La Terre voudrait nous punir de creuser un canal en nous balançant ce gros caillou ?

Corzah joue au brave, mais il ne sait pas plus que moi ce que cachent les reflets miroitants de ce roc. Le sol croustille sous nos pas alors que nous nous engageons prudemment sur la trace. Une forte chaleur se dégage de l'objet.

— Seigneur Fagar, la prudence voudrait que le chef des Alménaréens ne prenne pas de risque en personne. Laissez-moi approcher seul cette chose.

— Et que craignez-vous, Guluel ?

— D'invisibles maléfices, Seigneur.

— Serions-nous soudain moins courageux que ce couple de papillons, capitaine ?

Un duo de cuivrés des marais se livre à quelque voltige autour de la bombe céleste avant de s'embraser et de retomber en cendre. La surface du bolide ternit et se craquelle, en proie à un vif refroidissement. Des écailles de verre sautent en fumant et se plantent dans le sol. Je déglutis.

— Écuyer !

— Seigneur Fagar ?

— Apportez-moi mon bouclier !

— À vos ordres, Seigneur.

L'homme rebrousse chemin et retourne auprès des chevaux en quête de mon grand écu. La bombe n'en finit pas de se refendre, mais se laisse suffisamment approcher pour que je ne perde pas la face devant mes hommes. Je devine en son sein une masse sombre et inquiétante.

— Et ça, Général ? C'est quoi ?

— Je l'ignore, Corzah. Armes au clair, messieurs.

Mes capitaines tirent leurs lames à l'unisson et se tiennent en garde.

— Et ce bouclier ? Il arrive ?

Le bolide devient peu à peu inerte et froid. Il se dresse en un grand bloc de verre, faillé de toutes parts. Ses pans de fractures renvoient par mille les rais du soleil, masquant et dérochant à notre vue l'occupant qui se tient ferme et droit en son centre. Je tourne

autour du bloc, observant à travers les reflets fragmentés ce qui semble être...

— ... Une armure mécanique ?

Guluel m'ôte les mots de la bouche. L'occupant mesure plus d'une toise et demie de haut et est large comme deux fois Corzah. Son brassard suffirait à lui seul à protéger mes deux cuisses. Mais le plus inquiétant est l'usinage et l'assemblage de ces plaques d'acier. Aucune forge des Septentrions n'a jamais rien produit de tel. Les articulations semblent montées sur des rotules métalliques. Des renforts longent les membres et protègent des séries de tubes miroitants. Le heaume lui-même n'offre aucune visière. Il est recouvert d'écaillés aux arêtes acérées, s'étirant vers l'arrière en pointes courbes. Le dos dans son entier est lui-même hérissé de terribles éperons. Le malaise est si grand que Corzah lui-même n'ose pas briser le silence. C'est mon écuyer qui le fait. Hors d'haleine.

— Seigneur, voici votre bouclier... Et... les rois de la contrée me font vous prévenir de leur arrivée...

— Merci, Meltias. Faites-les tenir à l'écart.

— Mais quelle est cette chose, Seigneur ?

— Nous l'ignorons, Meltias. Veuillez vous retirer.

Je tourne lentement autour du bloc de verre, ôte mon gant et pose dessus le plat de ma paume.

— Seigneur !

Guluel serre les poings devant mon imprudence. Mais la matière reste inerte à mon contact. Je tire une de mes lames courtes et plante la pointe dans une fissure, sans plus d'effet. Pas un éclat, pas une ébréchure ne saute. Faut-il être indestructible pour descendre ainsi des cieux ?

— Nous devrions nous tenir éloignés de cette chose, Seigneur. Elle ne paraît pas humaine.

Est-ce là le signe que j'attendais ? Moi qui, privé du meilleur des hommes, perds patrie et cité sans que me soit confié le moindre de ses secrets ? Serais-je devant l'un des prodiges de notre Terre ? Un de ces mystères interdits aux profanes ? Je réponds.

— Nous allons faire ramener l'objet à Figos.

— Seigneur ! Cette fois en voilà trop ! Que vous arrive-t-il ? La plus élémentaire des prudences imposerait de voir cette chose engloutie par grands fonds !

Guluel a raison. Mais qui peut comprendre le sentiment qui me traverse ?

— Vous voulez nous priver de ce don du ciel ? D'une connaissance et d'une puissance qui dépasseraient tout entendement ? Almenarc'h puisait sa force bien au-delà de nos seules légions, Guluel. Feu Seigneur Roch m'entretenait sous cape de tels soupçons, peu avant son trépas.

— Des soupçons sur quoi, Seigneur Fagar ?

— Sur les dessous occultes de la Blanche Cité, Guluel.

— Vous voilà, bouffi de croyances, à parler comme ces fous de Terre !

— Non, Guluel. Je ne suis pas de foi mais de raison. Ce roc est réel. Et en mémoire de notre regretté maître d'armes, Roch, je me dois de percer le mystère de cette armure mécanique.

— Rha !

Guluel ponctue d'un puissant coup de lame contre le bloc de verre, tandis que le sol croustille des pas de nouveaux visiteurs. Le roi Minos approche. Suivi de mon écuyer qui n'ose plus lever d'objections devant le grand homme. Ses gens se tiennent un peu plus loin, sans excès de courage.

— Roi Minos, veuillez reculer. L'endroit reste dangereux. Du moins pour les papillons.

Le souverain observe le bloc de verre d'un œil frémissant. Je poursuis.

— Je voudrais faire porter cette statue à Figos. Pour la mettre à l'abri de mauvaises mains, et la soumettre à l'étude de mes ingénieurs et hommes de science.

Le roi, cette fois, plisse du nez, cachant mal sa contrariété.

— Vous voyez en elle quelque valeur, Seigneur Fagar ?

— Non. Juste une menace que j'aimerais comprendre. M'accorderez-vous votre aide, Sire ?

— Pour ?

— Pour faire remorquer cette chose jusqu'au canal, Sire. L'occasion est belle d'inaugurer plus amplement cette voie d'eau !



Dix jours. Dix jours pour arracher ce bloc à son cratère. Pour le sortir de son marécage, tuant les chevaux sous l'effort, et pour le charger sur une barge depuis un quai renforcé de palplanches en bois de fer. Deux chèvres de levage ont cédé sous son poids, manquant de tuer plusieurs de nos manœuvriers, avant de nous abandonner la charge du « roc ».

Depuis, nous descendons lentement les eaux du canal.

— Seigneur Fagar, regardez, les premières tours de Figos !

Guluel pointe du doigt les créneaux d'une ligne de postes avancés que l'on devine à travers les brumes. Le dispositif enjambe le bief, fourbissant piles et culées de puissantes bretèches. Les bannières argentées flottent au vent. Le dauphin de Figos. Mêlé aux chutes d'Almen. La population se masse sur les quais, curieuse d'en savoir plus sur l'objet de cette mobilisation. Mais l'armure mécanique est cachée par d'épaisses tentures et entravée, sur mes ordres, de chaînes et de cordes.

Je ne réponds ni aux saluts, ni aux regards inquiets. Juché en proue, je surveille les manœuvres des mariniers. Ils guident le lourd radeau au milieu du canal, nous présentant avec brio entre deux piles fortes du pont, avant de jeter les ancres et de stabiliser l'embarcation.

— Seigneur, faut-y leïster le radiot. Roc-de-Ciel, y passera pas sous l'échafaudage de la voûte.

— Faites.

« Roc-de-Ciel ». Voilà comment les petites gens, devant moi, nomment le bolide. Entre eux ou au fond de quelque taverne, le nom de ce guerrier de fer est Foudre-Cieux. Le venin des Pères Blancs fait déjà son effet, levant autour de l'objet toutes sortes de superstitions.

— La manœuvre paraît hasardeuse, mon Général. Il serait avisé pour nous de regagner la terre ferme.

— Je vous l'accorde, capitaine.

Guluel hèle un coche d'eau de notre escorte pour qu'il nous embarque vers le quai. Un détachement de la Garde d'Airain écarte les curieux, et laisse un homme imposer sa stature par-dessus la piétaille. C'est le capitaine Orthon, mon valeureux bras droit.

— Vous voilà, mon Général ? Vous avez une sale mine. Vous devriez prendre du repos.

— La fatigue n'est pas encore de taille à me terrasser, Orthon. Et je ne veux pas perdre de vue le « Roc ». Vous avez sécurisé les lieux comme demandé ?

— Oui mon Général. La ville entière est, selon vos ordres, sous couvre-feu.

— Et nos éminences grises ?

— Nous les avons convoquées au palais, Général, sous bonne garde et protection.

— Les Pères Blancs menacent ?

— Disons qu'ils ne se cachent plus pour intimider les plus influents d'entre nous.

— Et Del Orkat, comment va-t-il ?

— Comme vous, Général, il refuse de quitter les affaires le temps d'une nuit de repos ! Mais son médecin est confiant. Il est en voie de rémission.

Nous rejoignons le surplomb d'une coursive en construction, pour surveiller la manœuvre qui se déroule plus bas, sur le canal. Des blocs de grès sont descendus depuis les piles de pont pour lester le radeau et l'enfoncer, au besoin, sous la surface de l'eau. Les cordes grincent dans les poulies, les hommes crient en cadence pour se donner du courage, faisant jouer leurs efforts de concert. Soudain, le signal est donné. Le radeau, plus lourd que jamais, est libéré de ses entraves et confié lentement au courant. Le Roc disparaît sous la voûte en construction, et reparaît de l'autre côté sous les hourras des hommes.

— Mais il y a plus grave, mon Général.

— Dites, Orthon, dites.

— Ces fous de Terre pourrissent les cervelles de nos administrés avec leurs fables. Les plus crédules tremblent à l'idée de vous voir apporter en nos murs la colère des cieux, et de voir Figos disparaître comme Almenarc'h !

— Eh bien qu'ils tremblent, tous ! Car maintenant que Figos est à l'abri de ses murs et que son canal est en eau, j'ai enfin les mains libres pour faire dégorger ces marchands de peur !



CHAPITRE 4

CROHN, L'HOMME-MÉMOIRE

Je tire un rideau de chanvre-lin, pour laisser entrer la lumière. La poussière des routes danse en rais, accompagnant mes cabrioles de tourbillons affolés. Je m'accroupis devant les mille bois du reliquoir, et dépose la pointe de Fagar sur l'or-velours de son écrin. Je verrouille le meuble, chasse un poil du plateau d'or-corail, et gagne mon pupitre de buis-bois. Je libère la Boucle de Fehrele de mon coffroir, et, d'un geste savant, l'extirpe de son fourreau d'orlin. Ce Fagar, tout puant de sueur qu'il est, dégage une force rare. Il faut dire que son caractère a été trempé aux forges d'Almenarc'h ! Je génère la bille d'or-verre de cette séquence et la jette dans le coffre-mémoire. Puis, de mon stylet d'or-os, je trace sur la surface dure du vélin quelques runes-questions...

... « Quel est ce « roc », cette statue ? » ...

Le vélin vibre et relaie ma pensée vers le Maître-Boucle, puis s'illumine d'une réponse divine.

... Il ne vous sera pas donné d'en savoir plus pour le moment. « ...

Piètre-bille ! Pour une fois qu'un mystère point à l'horizon ! Crohn n'est point de vert-bleusaille, ça non ! Il débusque et renifle ici l'ombre d'un signe des Anciens Temps !

Je fais grincer la dalle sous mes coups de stylet...

... « Quelle est la cible-vision suivante ? » ...

Mais la réponse, cette fois, tarde à suivre-venir. La Boucle se barre d'une ligne lumineuse, puis se tait. Je sors ma trousse de cuivre-couture pour me livrer à quelque entretien, quand j'entends Dardill clapoter de l'œil. Je le fixe soudain dans une de ses psychés satellitaires.

— Que me vaut ces esclaffe-rires, mon bon Ogre-Bedon ?

Je me tourne vers le plafond, visant son âme oculaire au cœur du disque-miroir. Il me lance alors une de ses tirades irisiques dont il a le secret. Je lui réponds vertement.

— Voilà qui ne fait rire que toi, Dardill. Moi ? Griller la cervelle de ce vélin à la flamme de mon désir ? Mais de quoi parles-tu ?

Oserais-tu me dire que notre Amiel, à se faire belle au bain, ne te fait pas friser de la prune ?

Dardill s'agace à s'en faire claquer la cornée.

— Comment ça ? Toi ? Plus un homme ? Mais tu es cent, tu es mille, Dardill ! Ce corps est un vaisseau, une planète en orbite ! Pardon ? Mais non, je n'ai pas dit « *gros* » ! Ah ! torve pupille ! Tu oses m'insulter, maintenant ?

Cette fois je dégaine un silenchoir et, d'un jet, je couvre son œil. De tous mes gestes, c'est sans aucun doute le plus humiliant. Le Gras-Borgne, incapable du moindre frémissement, se voit réduit au silence par un simple carré de soie. Il me faudra jouer rude du tubulin pour amadouer par lampées de sylphées cet énorme, ce colossal, ce monumental tas de graisse.

Mais en l'instant je me rassieds sur mon perchoir d'ajonc-fer, jambes-torves en tailleur, et ajuste un à un les cals-pierres de mes doigts dans mes gants de blanc-soie. Puis, un mouchon de chirurgie sur le nez, je sors de ma trousse de cuivre-couture mes outils d'Autre-Temps. Assuré du sommeil de la dalle, j'insère une pointe fine dans la tête de cytral, et, d'un dé clic, libère mâchoires et griffes de métal. Le Maître me livre accès au cœur de sa Boucle. Je rabats devant mon œil l'épais jeu de dix-loupes, ajuste mes cristaux d'un ou deux tours de bague, paille-pipe trois gouttes d'huile de vision, et... au détour d'un flou reflet... repère un point verdâtre d'oxyde de rouille. Armé d'un poinçon, j'attaque aussitôt la patte endommagée en chantonnant.

— Je connais ton mal, petite boucle, je connais ton mal...

Je parviens à souffleter les poudres malades et rubigineuses, et, entre deux cahots de route, à déloger de mes pincettes de précision la pièce usagée.

— Je connais ton mal, petite boucle...

Le composant de rechange brille dans son tube de verre. Je l'exhibe devant la psyché.

— Quelle belle idée j'ai eu là l'hiver dernier, Dardill, de façonner ce mille-pattes en or !

Mais, dans l'œil rond de la psyché, seul le silenchoir de soie me répond. Je reprends ma chansonnette...

— Je connais ton mal, petite boucle, je connais ton mal... Là !

Chaque patte ayant repris sa place, je glisse de mon dix-loupes au-dessus d'un océan de rouages, et dépose sur l'infime mécanique

d'or-cytral quelques pulvéris-gouttelettes d'huile de roche. Je replace la dalle de céramique, excite les griffes de Fehrele, et ôte mes oculaires.

— Je connais ton mal, petite boucle...

Je pose mon pouce sur la serrure et réveille le vélin avec un vif soulagement.

— Merci petite boucle ! Dardill, mon Gras-Compaing, me permets-tu de t'emprunter ceci ?

Armé d'une longue perche-baguette, je récupère le carré de soie et, le faisant passer de silenchoir à mouchon, je lustre la dalle jusqu'à complète disparition de mes graisses de doigt.

— Dardill, veux-tu bien cesser de claquer de la cornée ? Je prends mes ordres du jour...

La réponse tant attendue surgit en runes lumineuses.

... » *La cible-vision suivante est Jamar.* « ...

Voilà qui est trop sec à mon goût. Et puis, ce fringant jeune homme peut bien attendre quelques jours de plus ! De mon stylet d'or-os, je griffonne une douce supplique.

... « *Vénérable Maître-Boucle, je m'inquiète séant pour la douce Amiel, et me demande si d'aventure il ne serait point judicieux de cibler sur elle une vision ?* » ...

... » *Accordé, Randall Crohn. Brisez la boucle.* « ...

J'exulte ! J'ai conquis de haute lutte une inversion de visions ! En trois gestes, je range la Boucle dans mon coffroir et descends devant le meuble-reliques.

— Dardill, mon Gras-Compaing, devine quel tiroir j'ouvre en l'instant !

De mes pincettes d'argent-bois, je saisis la perle d'ambre d'Amiel, relique tant adorée, et la dépose sur l'or-corail rutilant de mon plateau.

— Dardill ? Ah... toi tu me broies du noir ! Mais vois-tu, car ça tu le peux encore, il n'était pas loyal de ta part de m'attaquer sur les franges chenuées de ma virilité. Mais oublions, même si la chose, à l'évidence, sera plus facile pour toi que pour moi.

L'œil de mon ami reste ferme et immobile.

— Veux-tu que je joue du tubulin pour toi ?

Cette fois, la pupille de l'Outre-Bedaine frémit de plaisir.

— Tu t'es trahi, l'ami ! Je te connais, mon vieux Dardill, je te connais sur le bout des cils !

J'abaisse le perchoir jusqu'à taper le plancher, ouvre la malle de voyage et fais sauter de sa loge un pot de miel de sylphées. Je le montre au premier miroir, et arrache son bouchon de cire.

— Tu sais, il va bientôt falloir te contenter de miel généré ! Fedemir ne fait certes pas de grands miracles, mais nous sommes trop loin d'Encarmont pour trouver de ce doux mets dans la première échoppe venue !

Je plonge le tubulin dans le liquide doré, glisse l'embouchoir d'ivoire entre les lèvres muettes de mon ami, et commence à actionner le manipompe. Le miel amorce sa lente remontée dans le boyau de chat. Dardill ignore tout de ce détail. Il est trop sensible pour supporter pareille révélation. Son divin nectar, porté par tripe-sèche d'un de ces coquets-félidés ! La fabrication de ce précieux ustensile m'a valu quelques furieux et sauvages coups de griffes !

— Ta pupille se dilate, mon vieux ! De la décence, queue de diable !

Cet œil béat me fait penser qu'à la nuit tombée il me faudra tirer du sérum de la plus mûre de mes pierres-bosses. Un coup retentit contre le volet. Puis deux. Puis de nouveau un. Puis trois. C'est le signal de Kahal. Je crie à travers bois.

— Que veux-tu, gamin ?

Il déteste que je l'appelle ainsi. Je le devine déjà, fumant de colère, derrière son panneau. J'ouvre le volet sur sa triste bouille. Il est violet.

— M... Maître Crohn ! Ne... m'appellez pas gamin !

— Tu n'es rien d'autre, Gone-Miston. Que me veux-tu ?

— Je me demande bien pourquoi, mais je prends la peine de vous prévenir que j'arrête les bœufs pour la nuit.

— Et le point du jour ?

— Annulé, visiblement, Maître Crohn. Nous étions aux trois chênes au lever de lune, et il n'y avait rien ni personne.

— La vilaine ! Elle retarde donc encore sa livraison ?

— Je l'ignore, Maître Crohn. Il n'y a bien qu'à vous qu'elle parle. Moi, je m'en tiens à mes bœufs. Et ils sont exténués. Alors je m'arrête pour la nuit, pour les soigner et leur laisser le temps de se reposer. Plus de cahots jusqu'à l'aube !

— Nos bœufs ? Fatigués ? Fais ce que tu veux, gamin, tant que tes facéties ne nous mettent pas en retard pour le rendez-vous de la Septième-Lune !

— Vous y serez, à votre rendez-vous, Maître Bossu !

Kahal referme sèchement le volet du conducteur et me laisse reprendre ma conversation avec Dardill.

— Plaît-il ? Tu me trouves irritant ? En ce moment ? Je ne vois pas ce qui ferait de moi un être plus ou moins insupportable ! Cet état est chez moi permanent. D'ailleurs, sans doute devrais-je mouliner dans l'autre sens, histoire de te faire recracher ce miel par fiel, cher ami ? Pardon ? La cause de mon croissant courroux ? La belle, Gras-Compaing ! Elle me refuse encore la relique du Dernier-Fils ! Comment ça, qui est-il ? Mais, piètre-bille ! Je parle d'Erkan ! En oublier jusqu'au nom de l'Élu...

Je guide le tubulin dans les moindres recoins du pot, suçant bruyamment les dernières gouttes de la divine substance. Puis je retire l'embout des lèvres de Dardill, plonge le tout dans un baquet d'eau claire, et prends le temps de nettoyer méthodiquement chacune des pièces. Manipompe, rostre-tube, féli-boyau. J'approche enfin mes pincettes de la reine-relique, objet de ma secrète vénération. L'œil de mon ami glisse de miroir en psyché, et commence à roussir de l'iris.

— Oui Dardill, c'est la perle d'ambre d'Amiel. Pourquoi grinche-baves-tu ? Que je te consulte ? Avoir ton avis ? Mais oublierais-tu que nous ne sommes que des instruments ? Aïe... l'oubli, pour sûr, tu en fais ton quotidien... Vois-tu, Gras-Compaing, nous avons cessé d'être des hommes le jour où le sérum s'est mêlé à nos sangs. À chacun son fardeau.

Je grimpe aux barreaux de cuivre-fer, et attrape le plateau d'or-coraïl.

— De l'ambre après le miel...

CHAPITRE 5 AMIEL FILLE D'ALIMTEL

Je passe une longue autour d'une branche basse et flatte l'encolure de ma jument.

— Là, tu as de quoi boire et manger, ma belle.

Je plonge les mains dans la rivière et asperge ma pouliche pour la rafraîchir, avant de lui caresser les naseaux.

— Et si je te soulageais de mon fourbi ?

Je dessangle mes fontes et tire à terre mes bagages, avant d'arracher quelques touffes d'herbe et de les lui présenter.

— Tu vois, il y a tout ce qu'il te faut, ici.

Je prends maintenant des poignées de foin sec dans le fourré, et frotte les flancs de mon alezane. Je dégrasse sa toison cuivrée, la délassant de sa longue course, et insiste dans ses coins favoris en lui chuchotant quelques mots.

— Dis-moi, ma belle Kyrielle, dis-moi... Vais-je enfin rencontrer un homme charmant ?

Ma jument souffle, rejetant ma question sans plus de réponse.

— Tu pourrais faire un effort pour moi, ma belle !

Je lui gratte encore derrière les oreilles, et pose une autre question.

— Ma belle Kyrielle, dis-moi, vais-je atteindre mon point de rendez-vous aujourd'hui ?

Ma jument pousse un hennissement des plus légers, cristallin.

— C'est un oui ? Pour ça tu réponds, bourrique !

L'animal s'ébroue gentiment. Je hasarde...

— Ma belle Kyrielle... vais-je voir ma mère aujourd'hui ?

Cette fois, sa réponse se fait plus brève. C'est un « non » sans appel. Je lui donne un croquet d'avoh-an.

— Ma belle, je vais te laisser. J'ai à faire.

Je tire mon étui en cuir et sors du fourreau mon arc de corne et d'if. Je pose dessus quelques gouttes d'huile de cade et enduis le corps, caressant la surface dure du bois. Puis je sangle mon plastron, lace mon brassard d'archère, et jette mon carquois sur l'épaule. Je tisse mes cheveux noirs en un masque de tresses, et enfonce dessus mon calot de chasse.

— Sois sage, ma belle !

Je flatte une dernière fois ma jument et je m'enfonce sous le couvert végétal. J'ai besoin de manger et de trouver de quoi fabriquer de nouvelles flèches. Pour mes chasses. Je saute par-dessus les troncs couchés, rebondis doucement sur les tapis de mousse, et déroule mes jambes entre les boulots et les fayards. Je respire à pleins poumons le parfum des sous-bois, m'imprègne de mille odeurs, communie avec la Terre. Je m'arrête un instant

pour cueillir un bouquet de chanterelles, et tombe sur la carcasse éclatée d'un vieil autour. Quelques fouines ont déchiqueté le corps de l'oiseau, mais le plus important est sauf. Les plumes d'ailes et de queue. De quoi faire de bons empennages. Je ne prélève que le nécessaire, que j'enfourne dans une besace en cuir tressé, quand un bruit attire mon attention. Un animal affolé surgit des taillis sans même me remarquer. Je me redresse, une flèche déjà engagée, à l'affût d'un invisible danger.

Un chevreau se tient là, derrière un fourré, étrangement séparé de sa harde. Je reste suspendue aux lèvres du moindre bruit, l'arc bandé, puis me détends enfin. Nul grognement, nul feulement. Nulle ombre prédatrice autre que la mienne. L'animal, trop jeune pour survivre seul, fuit certainement sa seule frayeur. D'un geste, je replace ma flèche de guerre dans le carquois et en saisis une plus fine et mieux adaptée au gibier. Je bande mon arc, en silence, amenant lentement ma main gantée tout près de ma joue. Bloque ma respiration, stabilisant la pointe en os, laisse l'animal faire un pas de plus, et lâche mon trait. Ma corde neuve claque. Elle est encore trop longue... mais le chevreau ne se trouve pas moins percé d'une flèche en travers du cou. Il fait un bond maladroit, s'empêtre dans un buisson de ronces, et s'affale. Je détends la corde pour soulager mon arc, et rejoins ma proie. Mon tir lui a sectionné la carotide. Mais je frémis. Une seconde flèche double la mienne, un brin de duvet blanc noué dans l'empenne, signant l'œuvre d'Alimtel. Ma mère. Tout le monde la donne pour morte mais, à moins de croire aux fantômes, la voilà qui accompagne depuis dix jours maintenant chacune de mes chasses.

Sans jamais se montrer.

— Mère...

Je retire les deux flèches, prenant soin de ne pas les abîmer, nettoie leur sang et les range dans mon carquois. Je jette l'animal sur mes épaules. Sauf à me rendre moins bondissante, il ne gênera pas trop ma marche. Je reprends la route vers le nord, j'espère ne pas tourner des jours durant dans ce bois avant de trouver mon point de rendez-vous. J'étais si pressée de m'éloigner du regard torve de ce vieux bossu que je crains avoir négligé un ou deux détails dans ses indications.

Il faut dire que cette carriole est une vraie foire aux monstres. Entre l'enfant Kahal, vieillard poupon et conducteur

acariâtre, la vieille Caella aux paroles incompréhensibles et aux odeurs rances qui se terre dans son fond de plancher, et Crohn qui me tripote du regard, j'ai de quoi aimer la solitude de ces sous-bois ! Et encore, d'après Kahal, le plus horrible d'entre eux se cache dans la roulotte, incapable de se déplacer, lourd comme deux bœufs ! J'ignore à quoi Crohn et ce Dardill passent leurs journées, et je ne veux pas le savoir.

Reste Ankhar, l'Ombre-Noire. Plus silencieux qu'un duvet de chouette. Il se tient toujours à l'écart du groupe. Je l'ai parfois pisté durant des jours et des nuits avant de pouvoir l'approcher, cet animal sauvage. Ce guerrier au cœur blessé. De tous, il est le seul qui m'attire. Il exerce sur moi une véritable fascination. Du moins suffisamment pour nourrir tous mes fantasmes. Il faut dire que je dois la vie à ce dernier homme.

Je saute par-dessus un tronc couché, réajustant mon chevreau sur mon épaule, l'esprit perdu quatre solaisons en arrière. Ma mère venait de me faire quitter Almenarc'h, « *juste pour un temps* », avait-elle dit. Pour m'éloigner de cette fronde qui menaçait notre cité. Elle m'avait confiée à deux de mes cousins, de fameux bûcherons et prospecteurs d'Imputraï, pour rejoindre un secteur perdu aux franges orientales de la forêt de Mérylan. Évaluer les fûts et tâter du vieux bois ne m'attirait déjà pas en ce temps. Mais un matin, alors que l'ennui me guettait, un étrange félin surgit au milieu du camp. L'air tremblait autour de son pelage, et les hommes, pourtant rudes et gaillards, furent aussitôt pris de panique. Feulant, crachant, la bête plongeait son regard en chacun d'eux, les privant aussitôt de vie. Personne n'eut le temps de réagir. Je n'avais pas même mon arc en main quand la créature tourna sa tête vers moi.

C'est alors qu'il apparut, le grand guerrier. Vêtu de pied en cap de cuir noir, armé de deux sabres courbes. Un masque dissimulait jusqu'au dernier de ses traits, et un bandeau noir empêchait le fauve de croiser son regard. Il dansa avec la bête, l'un miaulant, l'autre silencieux comme la mort, jusqu'à bondir l'un contre l'autre, dans une étreinte fatale. Ankhar, mon héros. Mon sauveur. Combien de fois depuis ce jour j'ai voulu tomber dans ses bras !

Je souffle un coup pour évacuer une soudaine bouffée de chaleur.

Je venais d'avoir mes quatorze printemps. Il retira son bandeau, posa sur moi deux yeux pâles et magnétiques, et m'enflamma. Qui peut ne pas succomber dans l'instant à tant de force et de mystère ! Je lui devais ma vie ! Mais l'homme est rude. Depuis quatre solaisons que j'ai été recueillie et suis protégée par Crohn et son Quadrille de monstres, il n'a jamais plus reposé sur moi le moindre regard. Il rôde en lisière, sans jamais s'approcher de la carriole, écarte de notre route les importuns, et m'esquive avec une science rare. Crohn me dit que ça vient de son passé. Que la simple vue d'une femme le met en grand trouble. Son masque n'aurait pas d'autre raison que de se cacher à elles, à jamais. De s'assurer par là de ne plus jamais s'attirer l'amour.

Mais il a fait une erreur. Il a posé sur moi son regard. Ankhâr. L'homme au masque noir.

Crohn ! Je ne vais pas tourner toute la journée dans ces bois ! Je sors de ma gibecière ce morceau de tissu sur lequel le bossu m'a griffonné un dessin. Une croix pour le camp de ce Jamar, une montagne en forme de table, et un pied de falaise. Je pose mon chevreau contre la mousse d'un roc, et entreprends de grimper le long d'un tronc fourmillant de branchettes. Ce vieil orme n'est pas simple d'accès, mais par ses cimes il m'offre bientôt de distinguer non loin de là la montagne en forme de table. Je suis en avance. J'ai même le temps d'aller chercher Kyrielle et de m'installer pour la nuit au pied de cette paroi ensoleillée.



Je rampe, les coudes plantés dans l'humus. Les fourrés me cachent la vue, mais, aux bruits de voix, je sais que j'ai bien atteint mon point de rendez-vous. Des hommes s'activent, en pleine forêt, au milieu de nulle part, charriant des brouettes de terre. Crohn m'a dit qu'ils creusaient le passé, en quête de secrets que lui-même détenait. Ma présente mission est de protéger ce Jamar. Pour le compte, le vieux bossu s'est montré extrêmement précis sur l'objet de mon intervention, me faisant répéter dix fois ses paroles. *« Peu après l'aube-nouvelle, en un ciel clair et pourtant sombre, l'air en deux points se tourneboulera. Tu devras tenir en tes fils deux flèches*

de pique-fer, et viser la tente de Jamar. Tes cibles apparaîtront, en plein ciel, par un enchantement de l'Autre-Temps. Deux hommes qui ne devront pas se relever. »

« L'Autre-Temps ». Crohn aime à jouer au mystérieux avec moi. Il ferait n'importe quoi pour attirer mon attention.

Il ne me reste plus qu'à trouver l'angle de tir idéal, sans alerter les guetteurs, et attendre le petit matin...

CHAPITRE 6 JAMAR, L'ÉRUDIT

Je n'ai aucune certitude. En dehors du fait que ces tombes datent d'une période sans rapport avec l'Histoire officielle. Celle d'Aïnhor Eran. Celle que nous autres, Détenteurs, gardions à l'abri du temple de la Connaissance. Mais maintenant que ces souvenirs anciens se sont envolés, emportés par les vents au-delà des glaces de l'Altama, il m'appartient de la réécrire, cette Histoire.

Le Très-Haut n'a rien pu faire pour sauver cet héritage millénaire. Pas plus que moi. Pas un de mes confrères n'a survécu à la violence du choc. Et j'ignore à quoi je dois toujours la vie. Comment, après une lune d'errance, mon âme éthérée a pu retrouver les chairs millénaires de mon corps de matière.

— Antel, vous ferez dégager les souches de ce secteur avant la nuit. J'aimerais que l'excavation de cette zone commence dès demain matin.

— Bien, Noble Jamar.

— Je vous confie la gestion de cette tranche du chantier.

— Noble Jamar...

L'homme devient nerveux à l'idée de me voir déléguer une part de mes responsabilités.

— Antel, vous me secondez depuis six lunes. Vous savez parfaitement ce qu'il convient de faire.

— C'est que...

— Vous n'avez qu'à leur faire déblayer les terres noires pour trouver partout cette couche d'argile rouge. Rien de bien savant ici !

— C'est que, Noble Jamar, j'ai toujours peur d'oublier vos lois des superpositions sédimentaires.

— Rien de bien savant, vous dis-je ! Les couches les plus anciennes sont sous les couches les plus récentes... Antel ? Respirez, tout ira bien. Faites juste enlever les terres noires.

— Et si...

— Antel, demain les terres noires, aujourd'hui les souches.

— Bien, Noble Jamar.

— Pour ma part, je dois suivre l'ouverture des grands caveaux.

Antel est un homme gracile, manquant cruellement de confiance en lui, mais il a le bon œil.

— Malté ?

— Oui, Noble Jamar ?

— Reclouez-moi ce chemin de planches. Vous ne voyez pas que vos collègues s'embourbent ?

— C'est que...

— Je ne veux rien savoir. C'est à vous gérer l'évacuation des déblais, alors gérez !

— Bien, Noble Jamar.

Je disparaissais dans ma tente. Briser la Pierre était courageux, Seigneur Erkan, mais je ne suis pas sûr que vous mesuriez dès lors toutes les conséquences de votre geste. Sans cette relique, je n'ai plus de quoi tromper la mort. Je m'appuie un instant contre le dossier de mon fauteuil, le dos fourbu par cette nouvelle journée de labeur. Il se pourrait qu'à force de chatouiller les trépassés l'un d'eux m'entraîne dans sa tombe.

Je volais dans les hautes sphères. Buvais des coupes d'éther. Et gardais un teint aussi frais que la rosée du matin. Je ne suis plus qu'un vieux sac d'os aux articulations grinçantes. Récupérer des fatigues du jour me demande des nuits de fragiles Šhâmanies, et jamais je ne parviens à chasser mes douleurs. Mes doigts dansent, les cordes vibrent, mais plus rien ne fait caisse de résonance. Plus d'Almenarc'h, plus de Temple, plus de Pierre. En souvenir des grands feux d'antan, je ne fais plus briller que de minables étincelles. Et j'aimerais comprendre pourquoi.

Je m'assieds devant mon secrétaire, et pose ma lanterne. La faible lueur illumine les vélins de quelques cahiers neufs. Voilà

cinq lunes que je mène le récit de mes mémoires, pour dire ce que longtemps il m'a été interdit de révéler. Qui d'autre s'est vu maître de tant d'archives et de vies révolues ? À vivre des batailles depuis les tripes de mille combattants, à vivre les naissances de royaumes entiers... Mon art était sans autres limites que celles imposées par Dieu.

Puis cette Pierre fut brisée.

Et, depuis lors, je lutte pour ne pas me perdre. Tâtonnant comme un aveugle en pleine lumière, incapable de lire de nouveau la mémoire de l'eau. Parfois, même, je tremble à l'idée de ne pas avoir la force de mourir. À l'idée de m'accrocher aux brumes vespérales de ma vie jusqu'à ressembler à l'un de ces Manges-Morts qu'Almenarc'h a combattu durant des millénaires. Pour un peu, à la lueur de cette flamme, j'en viendrais à les comprendre.

Mais, de ma vie, aucune archive n'a jamais ressemblé à ce que nous avons vu ce matin. Ces traits de feu, dans le ciel, direction nord-nord-est, n'avaient pas la pureté de bolides naturels. Combien de météores m'a-t-il été donné de voir ? De traînes tracées dans un ciel vierge d'hiver par une main divine, comme autant de messages de nos âmes lointaines ? Non, celles de ce matin crachaient trop d'artifices et de suies. Serait-ce là l'ultime foudre de Dieu ? Je vois mal Aïnhor Eran rester sans réagir. Sans étriller l'Homme, cause de ses tracas.

Une douleur sourde me lance dans la mâchoire. Je dois me retenir d'éclater cette dent avec la première pierre venue. Me voilà à baver, misérable vieillard que je suis. Ce n'est pas ce fragment de miroir qui me contredira ! Mes rides sont recreusées de sillons secondaires, me donnant plusieurs fois mille âges. Mes yeux ne brillent plus qu'à la lueur des bougies. Et ce nez, combien de fois doit-il encore pousser ? Sans parler de ces oreilles. Un rire d'enfant s'y perdrait. Où sont mes paisibles éthers ?

Je retourne le miroir et souffle par trois fois des bougies de plus en plus récalcitrantes.



CHAPITRE 7

AMAROK, LE CHASSEUR D'ICEBERG

Le jour se lève. La brume s'étire en fins lambeaux et se déchire sur un ciel d'argent. Je jette mes coups de pagaie, fendant de mon train de *kayaks* les eaux plates du plein océan. Je n'ai pas vu d'oiseau depuis des jours, et les glaces à la dérive se font plus rares. Je relève mes lignes d'hameçons, la faim au ventre, notant la disparition de mes derniers appâts. Un éclair blanc attire soudain mon attention, puis un deuxième. Des turbhos noirs. Ils se mettent maintenant à sauter hors de l'eau, comme pour échapper à un quelconque danger. Un chant pétillant remonte des fonds, retenant mon dernier coup de pagaie. D'antiques licornes commencent à éventrer la surface des flots de leurs longues défenses, et se croisent dangereusement de part et d'autre de mon *kayak*, me plaçant bientôt au centre de leur jeu.

— Akiak, Saku, Tikaani... vous qui m'avez donné votre sang, armez mon poing afin qu'il ne tremble pas.

Je refuse de périr au milieu de nulle part, embroché comme un flétan. Pas moi. Pas Amarok, le Tueur du pôle.

Et pas le ventre vide.

J'attrape mon propulseur, l'arme d'un harpon à tête amovible, et fixe la courroie à une bouée de phoque gonflé. Le *kayak* dérive encore entre les éperons de corne, quand un éclair déchire une vague. Je frappe. Mon harpon se plante dans un flanc, entraînant aussitôt mon flotteur sous l'eau.

— À vos fonds, *tugaaliks*, et soyez heureux que je sois seul ! Du temps de mes frères, nous aurions fait de vous un mémorable festin !

Je refoule ces escrimeurs des mers à coups de pagaie, coignant avec rage leurs défenses, et laisse le silence du large regagner les lieux. Je surnage, attendant la remontée du flotteur, dans l'espoir qu'il ne soit pas devenu le jouet de ces êtres voraces. Mais une masse noire émerge bientôt dans un creux de vague, trahissant une proie éreintée par sa blessure autant que par ma bouée

de peau. Le narval souffle péniblement ses dernières vapeurs. J'approche mon *kayak*, attrape la courroie qui se tend mollement sous les soubresauts de la bête, et sors de mon coffre de peau un poinçon en fer météorique. J'achève la bête d'un coup sec. C'est une belle prise, un juvénile long de deux mètres. Je le gonfle d'air, pour assurer sa flottabilité, l'arrime à mon train de *kayaks*, et rejoins au plus vite un bloc de glace à la dérive.

Il domine l'horizon, en vestige de sa banquise, et défie les cieux de ses lames de glace. Le soleil se perd dans ses profondeurs bleutées, cherchant à réveiller en lui de vieux démons endormis. Il craque et scintille de ses feux de givre, poussé par un vent de large. Au terme d'un dernier effort, je plante des crocs d'ivoire dans ses glaces et accroche à lui mon train de *kayaks*. Je défais mes jupes, me redresse, et pose un genou fatigué à terre. Je sors *Savik* de son fourreau, et commence à creuser un pont d'arrimage dans le vif du bloc. Je glisse la courroie de mon *kayak*, noue le tout solidement, et me laisse aller sur le dos pour reprendre mon souffle. Je rame depuis une lune. Je dors, je mange, je me soulage dans ce *kayak*, je fais corps avec lui au point d'en oublier mes jambes. Je me relève de toute ma hauteur et m'étire, bandant et débandant mes muscles durcis par l'effort.

Je tire le narval sur la glace, le treuillant par un jeu de poulies et de lanières en cuir de phoque, et plonge *Savik* dans ses entrailles. La panse de l'animal est encore chaude, et pleine de crevettes. Je me régale de ces mets délicats, et entreprends de découper viande et peau en longues lanières. Certaines serviront à nourrir l'homme que je suis, d'autre à garnir mes lignes d'hameçons. Je repousse les restes du narval à la mer, gratte la berge de son sang, et tire de mes coffres d'épaisses fourrures. Puis, affrontant la bise fraîche, je mets mon torse à nu et me frotte de glace pour me débarrasser de mes crasses. Je fume de tout mon corps, défiant le froid, les muscles sail-lants. Rhabillé, je m'enroule dans les fourrures, un bandeau de poils sur les yeux pour éteindre les feux de la nuit polaire, et m'endors.



La mer est grosse et malmène mon train de *kayaks*. J'enduis mes jupes de graisse de phoque pour renforcer leur étanchéité,

et reprends mes pagaies contre les creux et les bosses. J'affronte les paquets, chavirant et esquimautant, encore et toujours, sans jamais faiblir. Mes bras, à force de ramer, sont devenus plus durs que l'acier.

La tempête enfle dans la nuit noire. Un éclair irradie le ciel de ses dards de feu, montrant droit devant les murailles d'un vaisseau en perdition. Une lame couche le navire, jetant des hommes à la mer. L'un d'eux dérive jusqu'à croiser ma route et agripper mon *kayak* dans un dernier espoir. Je chavire une fois, pour me défaire de l'indésirable, mais l'homme s'accroche à mes courroies et menace bientôt mon expédition. Je le fixe droit dans les yeux. Il est exténué. J'arme ma pagaie et abats son tranchant d'ivoire en plein front. Le malheureux reste un instant pris de stupeur, et retombe à la mer pour disparaître aussitôt. Que l'océan garde ses victimes.

Mais qu'il ne compte pas me voir parmi elles.

Rincé par des trombes d'eau, fatigué par cette nuit d'orage, j'accueille avec joie l'accalmie du petit matin. Je somnole, doucement ballotté par les flots, mes deux *kayaks* de traîne arrimés de part et d'autre pour me stabiliser. Le cri d'une mouette me réveille, et le vent porte à mes narines des senteurs végétales qu'il ne m'avait pas été donné de respirer depuis des siècles. Je me redresse, le temps de deviner au loin les masses sombres d'une terre, avant de replonger de plus belle dans le sommeil.



Voilà plusieurs jours que je croise des bateaux de pêche. Ignorant les regards éberlués des autochtones, je pagaie vers la rade de Figos. Passant dans le voisinage de gros tonnages qui mouillent là au large des terres, je me fais héler par les gabiers comme un turlupin de mauvaise foire. Mais rien ne me détournera de mon objectif. Toucher terre. Je fends les flots, repoussant les coques comme je le ferais de blocs de glace, et pénètre bientôt dans un bassin encadré de hauts quais. L'endroit pue la moule viciée par de trop fortes chaleurs. J'arrache à coups de pagaie des paquets d'algues et amarre mes *kayaks* à un pied de muraille. Puis, refusant

de toucher aux barreaux glissants d'une échelle de fer, je lance un grappin en vertèbres de phoque vers les hauteurs, et m'extirpe de mes jupes.

Après une courte ascension, je prends pied sur un bâti de bois. Je sens les fibres des madriers sous mes mocassins de peau. La chaleur m'étouffe. J'ai pourtant troqué mes fourrures boréales pour des tenues légères, en peaux rasées.

— En voilà bien une allure pour se promener à Figos !

Peu enclin à la discussion, j'assomme ce premier venu et étire mes muscles. Mes bras sont forts, mais mes jambes doivent réapprendre à porter le poids de mon corps. Je sautille, broyant pour en gober les chairs des coquillages débordant des caisses de pêcheurs. Le quai grouille de vermine et mon entrée ne passe pas inaperçue. Deux forts gaillards couverts de fer se présentent à moi.

— D'où sors-tu, le sauvage ? Paraît que tu cherches le grabeuge ? On va te faire passer l'envie de revenir par là, nous...

Il lance un coup de poing dans le vide, puis deux, avant de poursuivre un peu plus bas ses gesticulations, au milieu de tonneaux et de tas de cordes puantes. Tout le quai se masse bientôt pour tenter de m'arrêter. Je vois briller les lames des couteaux. J'arrache du sol une lourde chaîne et commence à tourner sur moi-même, entraînant les mailles de fer dans ma danse, avant de lâcher le tout sur un attroupement de gueules tannées.

— Que nous veut ce bronzé ?

— Il pue le vieux phoque !

Je renverse deux tonneaux de sardines fraîches sur les pavés et neutralise tout homme qui se trouve à portée de mes mains. Les plus fins d'esprit reculent, hurlant à la garde, tandis que les plus démunis se retrouvent déboîtés, brisés, aveuglés.

— Mais maîtrisez-moi ce fou !

Pour découvrir la suite du tome 3 des *Kerns*
et commander le roman, [suivez le guide](#).